

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milie social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
à SILVAIRE

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

La lutte tragique | Nouvelles Poursuites, Perquisitions

Le carnage est suspendu ! La Société s'est défendue, elle a vaincu : Bourgeois, dormez en paix !

Les deux révoltés qui ont été assassinés étaient les enfants de cette Société vengeresse.

C'est elle qui les avait moralement enfançés, qui les avait instruits selon ses formules et éduqués d'après sa morale.

Elle a détruit férolement le fruit de ses entrailles : c'est une criminelle responsable de ce double infanticide.

« Ils avaient tué, nous dira-t-on : la Société a bien agi de les anéantir, pour protéger ses autres enfants. »

Mais pourquoi se sont-ils faits meurtriers ? Pour de l'argent, pour avoir beaucoup d'argent, à seule fin de satisfaire à tous leurs besoins et d'assurer la plénitude de leur liberté individuelle. Or, dans l'état social présent, le laboureur le plus acharné ne peut donner bien-être et liberté.

Les pernicieux exemples des parasites de notre société les ont incités à voler, à mépriser le travail et à considérer le salariat comme une déchéance flétrissante.

Bonnot, Garnier et Valet, peu exercés sur les procédés légaux pour s'approprier le produit du travail des autres, ces tempéraments ont eu recours à la violence. Ils ont succombé, écrasés par le nombre, par la force brutale des soldats et la féroïté des ignorants.

Deux hommes contre des milliers, contre toute une société aidée par deux chiens ; vrai ! Il ressort que les plus héroïques dans ce combat épique et dououreux, c'est l'attitude de ces trois *outlaws* ainsi que des deux cabots.

Nous nous bornons aujourd'hui à cette constatation de gestes ; nous réservons plus tard d'exposer notre manière de voir sur les résultats utiles ou préjudiciables à notre propagande pour l'idéal anarchiste communiste.

P. MARTIN.

Le nouveau chef de la brigade des anarchistes qui, devons-nous dire, n'a pas les brusques manières de l'illustre chef de la Sureté, est venu, accompagné d'une dizaine d'argoussins, perquisitionner au Libertaire.

Il a saisi quelques bouts de copie sans importance et les inventus des numéros incriminés : 1^e Celui pour lequel notre ancien gérant, E. Carré, est déjà poursuivi ; 2^e le numéro de la semaine dernière, pour l'article du camarade Bonafous, intitulé : La mort d'un homme.

Bonafous et notre gérant actuel, Charles Keller, sont poursuivis pour cet article.

Le Libertaire a déjà deux de ses anciens gérants sous les verrous, Dudraine et Jacquemin, ce dernier arbitrairement encore au droit commun.

Il va pouvoir se produire ce fait unique que les quatre gérants successifs d'un journal seront en prison en même temps, ainsi qu'un rédacteur de ce journal.

Cela n'est pas fait pour nous décourager ; au contraire, cela prouve tout simplement que notre propagande est bonne et nous la continuerons quoi qu'il arrive.

Que les camarades nous aident, car il est utile plus que jamais de faire entendre, au milieu du concert des appétits, des arrivismes et des reniements, la voix vengeresse des révoltés.

LE LIBERTAIRE

RECTIFICATION

Notre camarade Bonafous nous prie de rétablir une phrase déformée par la correction, dans son article, *La Mort d'un Homme*, article qui est poursuivi.

Voici : au lieu de lire « ... si nous nous réservons le droit de discuter l'utilité des premiers actes et leurs conséquences graves, nous ne pouvons néanmoins considérer Bonnot avec autant de mépris, que nous en avons pour ses abjects pourchasseurs... » Il faut lire : « ... Nous ne pouvons considérer Bonnot avec le mépris que nous avons pour ses abjects... »

Notre camarade Bonafous nous prie de rétablir une phrase déformée par la correction, dans son article, *La Mort d'un Homme*, article qui est poursuivi.

Cet avertissement devrait suffire à nos gouvernements pour leur faire comprendre que si la France est aux Français, logiquement le Maroc doit être aux Marocains.

Mais cela, nos patriotes ne voudront pas le comprendre.

L'association de malfaiteurs qui, à l'abri des lois, a prémedité cette attaque à main armée, n'en restera pas là.

On continuera à piller et à massacrer. Par milliers, nos vaillants soldats iront se couvrir de gloire et crever bêtement pour satisfaire les vils appétits des gros bandits internationaux.

Les Marocains veulent faire eux-mêmes leurs affaires, ils repoussent la république de Flachon, et l'homme de Saint-Nazaire ne leur dit rien qui vaille ; c'est leur droit et c'est très compréhensible.

Ce qui ne l'est pas, c'est que la classe ouvrière qui, étant le nombre, devrait

être la force, continue à laisser armer les bras de ses enfants pour toutes ces choses abominables.

Qu'attend-elle pour fouter en l'air cette abjecte société et appliquer le châtiment qui convient aux requins responsables de tant de vies humaines sacrifiées à l'assouvissement de leurs appétits insatiables ?

Les Marocains se révoltent, imitons-les.

Pierre Maudès.



L'ANARCHIE A JONZAC

Sous ce titre, dans le *Courrier de Jonzac*, journal républicain libéral :

« Vendredi matin, les murs de notre ville ont été couverts d'affiches illustrées d'un rouge sang de bœuf, appelé *Libertaire au populo*. »

« Ces immondes placards... etc. »

Rouges sang de bœuf ! Brrr...

Et comment se fait-il que nos affiches, qui sont à Paris de nuance brique, deviennent à Jonzac couleur sang de bœuf ? Demandez-les affiches caméléon, nouveauté de la saison.

Nos hommes politiques vont en roter.

ILS SONT MODESTES A LA « G. S. »

Dans la G. S. de mai 1908, G. Hervé écrivait :

« ...Le socialisme électoral n'est qu'une caricature du socialisme.

« Le socialisme sera révolutionnaire ou il ne sera pas. »

Dans la G. S. de mai 1912, nous lisons :

« ...Nous avons contribué à jeter une partie de nos meilleurs militants dans un excès contraire qui nous semble plus faste encore : l'antiparlementarisme et l'abstentionnisme. »

« Rectification de tir », écrit l'auteur de ces dernières lignes.

Vous êtes modestes, messieurs de la G. S. Appelez donc cela un changement de fusil d'épaule, ce sera plus vrai et plus franc.

SON DERNIER CRIME

Le Libertaire ne s'étant pas encore adjoint un service de chronique littéraire, nous n'avons pu donner à nos lecteurs les appréciations que nous suggérions la lecture du bouquin *sensationnel d'Hervé* : Mes Crimes. Nous n'en parlons donc aujourd'hui que pour déplorer sa parution trop hâtive. Nous pensons, en effet, que cet ouvrage, qui sont groupés les articles d'Hervé, aurait été dignement complété par la déclaration de principe de la Guerre Sociale.

Cet article-là ne constitue-t-il pas le dernier crime d'Hervé : son crime envers la classe ouvrière, envers le prolétariat qui eut un instant confiance en lui ?

Une lettre de Cochon

Nous avons reçu du citoyen Cochon, candidat malheureux aux élections municipales dernières, une lettre de protestation.

Nous en parlerons dans le prochain numéro.

La révolte marocaine

Au bon vieux temps, et cela se fait encore de nos jours, quand un homme, désireux de prendre femme, avait des vues sur une jeune fille, il commençait par se renseigner sur sa fortune, les espérances, etc., ensuite il faisait sa demande au père et si celui-ci acceptait, le mariage était bâclé.

On ne consultait même pas la jeune fille, pourtant la seule intéressée.

Or, il arrivait que, mariée, la femme prenait conscience d'elle-même, alors elle se rebiffait et la séparation se faisait parfois brutallement.

Au Maroc, les choses se passent de la même façon.

Les requins qui ont mijoté l'aventure au nom de la France, ont voulu s'approprier les richesses minières qui leur permettront de fructueuses affaires mais dont les Marocains se passaient très bien.

On a consulté l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, que sais-je, seuls les principaux intéressés, les Marocains, n'ont pas eu voix au chapitre.

Et ils manifestent énergiquement

qu'ils n'ont aucun goût pour la civilisation que la France veut apporter chez eux, à l'aide des labels et des mitrailleuses.

Cet avertissement devrait suffire à nos gouvernements pour leur faire comprendre que si la France est aux Français, logiquement le Maroc doit être aux Marocains.

Mais cela, nos patriotes ne voudront pas le comprendre.

L'association de malfaiteurs qui, à l'abri des lois, a prémedité cette attaque à main armée, n'en restera pas là.

On continuera à piller et à massacrer.

Par milliers, nos vaillants soldats iront se couvrir de gloire et crever bêtement pour satisfaire les vils appétits des gros bandits internationaux.

Les Marocains veulent faire eux-mêmes leurs affaires, ils repoussent la république de Flachon, et l'homme de Saint-Nazaire ne leur dit rien qui vaille ; c'est leur droit et c'est très compréhensible.

Ce qui ne l'est pas, c'est que la classe ouvrière qui, étant le nombre, devrait

Ce n'était qu'un bateau

n'en parlent même plus !... Ce n'était que des matelots !

Il n'a pas trop souffert, l'équipage qui reste. Les matelots sont rigolos. Ils ne sont plus tristes du tout.

Au contraire.

Le maître du bord nous revient aussi myope qu'au départ, mais d'autres ont dû voir pour lui. Il a pris de l'emboulement, l'amiral !

Le maître-coq, devenu pilote, est resté l'enfant de la Cannebière... Sa mère lui avait dit au procès des 28 : « Mon fils, tu sortiras grandi... » Il nous revient encore grossi ce joyeux compère. Quant au second, le bel officier, ses beaux yeux se sont envirés des si jolis pays qu'il a vus, que Pierre Loti tremble d'être éclipsé, si jamais il prend fantaisie à ce marin élégant de raconter ce qu'il a vu sous le beau ciel du pays bleu où l'on mène la vie rose..

On dit déjà que ce pauvre bateau va être transformé : on y veut du luxe, du confortable. La vie à bord va devenir délicieuse : des fleurs, de la musique, etc., etc. En un mot, ce sera la vie douce, facile, heureuse... pour l'état-major.

Mais, par souvenir des temps héroïques, on va conserver au bateau ses voiles rouges pâlies, son vieux pont, son cher porte-voix et son nom. Tout le reste va être embellie.

Mais l'équipage, le pauvre équipage, continuera de ramer pour sortir et rentrer dans le port le bateau, le beau bateau *Guerre Sociale*.

Enfin, j'apprends que les matelots tombés à la mer ne sont pas morts. Par leur énergie, à la nage, ils ont su gagner une île, un rocher, où ils ont vécu, attendant le passage d'un bateau où le commandant serait moins incrédule, où les voiles rouges n'auront pas encore pâli aux intempéries.

Peut-être pourront-ils nous donner de bons renseignements sur la vie à bord du bateau en question, lors de son départ.

En tout cas, ils se portent bien.

Georges Yvetot.

M. Jaurès et la police

Sous ce titre, le *Temps* du 12 mai publie les lignes suivantes :

« M. Jaurès vient de découvrir l'utilité de la police. Examinant les moyens que possède une société civilisée pour se préserver des crimes et se garantir contre les associations de malfaiteurs, il préconise la diffusion de l'instruction, « la cure méthodique des misères sociales », et enfin l'organisation « d'une police vigilante, bien organisée, utilisée de tous les moyens modernes d'investigation ». C'est fort bien, et pour une fois, nous sommes d'accord avec M. Jaurès.

Pour une fois, dit le *Temps*, nous sommes d'accord avec M. Jaurès. Il aurait dû dire une fois de plus. Est-ce que l'*Humanité* et le *Temps* ne sont pas d'accord sur la R. P. ? Tous les deux sont partisans de la légalité. Et si le *Temps* fulmine violemment contre le syndicalisme révolutionnaire, l'*Humanité* essaie, en douce, de l'asservir et de l'émasculer. Les moyens diffèrent, le but est le même.

Pendant que le *Temps* ouvre, avec le *Figaro*, une souscription pour les policiers, l'*Humanité* réclame une police vigilante et la *Guerre Sociale* nous vante les sentiments humains et fraternels de Frère Flic.

Le bloc républicain est reconstitué.

Benoit.

Le Congrès du Bâtiment

(Mes impressions personnelles)

Il n'est pas trop tard d'en parler ici. Il mérite qu'on s'y arrête. Jamais Congrès ouvrier d'une corporation ne fit tant parler de lui. Ce serait dommage que le *Libertaire*, cet organe avancé qui ne s'adapte pas, fit le silence sur la manifestation ouvrière que fut ce Congrès. Aussi bien, dans nul journal je ne puis être mieux à l'aise pour en parler très librement. Cependant qu'on n'attende pas de moi un compte rendu de ce Congrès. La *Bataille Syndicaliste* et l'*Humanité* qui relataient au jour le jour les phases de ce Congrès, ont fait un heureux assaut du zèle et d'excellente pour renseigner leurs lecteurs et furent d'accord pour en dire beaucoup de bien. Ils n'ont rien exagéré. Aussi, je ne veux que noter ici pour les lecteurs du *Libertaire*, mes impressions personnelles, non pas de délégué officiel de la C. G. T. à ce Congrès, mais de militant qui a vécu là de bons moments d'espérance et de réconfort qu'il n'oubliera pas.

C'est le dimanche 7 avril que s'ouvre, à Bordeaux, le 4^e Congrès National de la Fédération du Bâtiment. Il se clôture le 12 avril au soir. Il y avait ce Congrès 250 délégués, dont 180 représentant directement l'organisation à laquelle ils appartenient. Elant donnée l'extrémité du lieu, c'est un beau résultat.

Plusieurs délégués étrangers firent honneur à l'invitation qui leur fut faite. On leur souhaita la bienvenue et ils exprimèrent à leur tour leurs vœux les meilleurs pour que l'organisation syndicale française du Bâtiment prenne vite les mêmes proportions que celle d'Allemagne.

J'eus faire grâce des chiffres inévitables cités par les amis d'Allemagne; pourtant, j'ai noté les 400.000 adhérents de l'Industrie du Bâtiment payant en moyenne chacun 27 fr. 50 par an de cotisations syndicales. Je ne m'appesantis pas sur les 11 millions dépensés pour lutter pacifiquement contre un lock-out, ni sur les 13 millions restant actuellement en caisse de ce syndicat allemand de l'Industrie du Bâtiment. D'ailleurs, je n'aurais jamais pour cette énumération ni le plaisir, ni le goût administratif que suit y mettre le traducteur Joseph Steiner... et pour cause.

J'eus faire grâce également de mon discours, bien moins par modestie que par nécessité d'aller vite et de ne pas trop vous ennuyer. Sachez seulement que j'eus voulu m'attacher à faire la conférence des discours de nos amis d'Allemagne en montrant les dangers de la centralisation à outrance; la plaine du mutualisme corporatif et, en bon Français que je suis, j'ai naturellement exalté le caractère, le tempérament latin qui font l'enthousiasme et le succès de l'action. En un mot, j'ai exalté l'esprit fédéraliste.

Enfin, cette première matinée de Congrès se passa en vérifications de mandats, en discours de présentation et de vœux, mais elle se termina par des ordres du jour de sympathie aux camarades emprisonnés. Broutchouk, Du-moulin, Leroux, Roullier, Roussel, etc., ne furent pas oubliés. Puis on vota de fortes sommes aux grèves en cours.

L'après-midi, s'ouvrit une séance assez nerveuse. L'on désigna les commissaires qui devaient mâcher la besogne la plus sérieuse et la plus aride.

Il y eut : Commission de contrôle, Commission des conflits, Commission de propagande, Commission de l'augmentation de la cotisation, Commission de l'administration fédérale, Commission d'organisation et Commission de l'apprentissage.

Cela donne déjà une idée de l'importance des travaux de ce Congrès mémoreable.

Toute la matinée du deuxième jour fut consacrée à la discussion du rapport moral et du rapport financier.

Cela c'est la revue critique de l'année syndicale qui donne souvent lieu à vives discussions au début de nos Congrès. Au Congrès du Bâtiment, tenu à Bordeaux, la discussion du rapport moral fut sérieuse et courtoise. Oui, ces ouvriers qui savent pourtant mieux manier l'outil que la parole auraient pu servir d'exemple aux fameux artistes de la parole et de la plume qui ne peuvent jamais se réunir sans s'insulter à propos de tout et à propos de rien. Il est vrai que c'est bien plus pour la galerie que par violence sincère.

La critique du rapport fut faite sur un ton amical par le camarade Nicolet, ancien secrétaire de la Fédération du Bâtiment. Ce n'était pas une critique acerbe ni haineuse. On sentait que c'était comme un frère ainé qui conseillait la prudence à ses cadets pour manager le bien de famille, l'héritage. En somme, ce que reprochait Nicolet au Comité fédéral, ce fut d'avoir trop fait pour ce qu'il appela « l'extérieur » aux dépens de « l'intérieur ». C'est à dire

Mis aux voix, le rapport moral est adopté à l'unanimité.

Mais sa discussion fut utile, heureuse et consolante. La plupart des questions qu'effleurait ce rapport vont revenir au cours du Congrès sur la discussion de certaines questions à l'ordre du jour. J'ai eu bon de m'entendre à son sujet, bien que la place me soit mesurée, parce qu'il m'était facile, ainsi que lui, de parler un peu de tout. Sur les autres questions, celles à l'ordre du jour, il faudra revenir. Je n'y manquerai pas, car il y a beaucoup à dire et je ne le puis pour l'instant.

Pour aujourd'hui, je résume mes impressions :

J'ai vécu là des heures heureuses qui compteront dans ma vie de militant syndicaliste.

J'ai entériné des discussions si belles, si reconfortantes sur l'apprentissage que je me suis affirmé encore dans mon opinion, déjà bien avancée, que l'ouvrier a le droit d'aspirer aux conceptions les plus nobles et aux destinées les plus hautes qui soient, en ne s'appuyant que sur son indispensabilité à la beauté, à la justice de la vie sociale.

— Oui, c'est au Travail qu'est l'avenir. Soyons ouvrières, comme nous appellez dédaigneusement les intellectuels ou prétendus intellectuels. Soyons fiers de l'être et ne cessions pas de l'être ! Par opposition à ceux qui, nés malins et inutiles, font profession de conseiller, de tromper, de trahir, restons des ouvriers. Ce n'est pas pour cela que nous négligerons de fortifier notre savoir, d'élever notre pensée, d'embellir notre esprit. Au contraire : par la diminution des heures de travail vaillamment acquise, nous nous acheminerons vite vers la Révolution sociale et vers la société meilleure basée sur l'entente des travailleurs entre eux et sur la liberté.

Telles sont mes espérances depuis bien longtemps et que m'incite à vivre, doit dévorer nombre de moutons. Témoins Hovstad et Aslaksen. Combien, par an, dévorent-ils de moutons ! S'ils ne les dévorent pas tous, ils les étrouvent ou les abîment en en faisant des propriétaires ou des abonnés. (Bsen : L'ennemi du peuple, acte V.)

Ca devait finir ainsi ; notre patriote Sans-Patrie, nouveau saint Paul, a trouvé son chemin de Damas, et aujourd'hui il défend l'ordre, la loi. Il n'est plus le général, il est devenu l'apôtre, le bon apôtre de la défense républicaine, et du train dont il marche, quand il sortira de prison, je ne désespère pas le voir, pieds nus, en chemise, la corde au cou et un cierge à la main, recueilli, chantant pieusement un cantique républicain, édifiant les populations par sa modestie, son horreur du bluff, aller faire amende honorable à ceux qui combattraient autrefois.

Sacré République ! faut-il qu'elle soit épataée pour être défendue par le Latude moderne !

Patriotes, nationalistes, royalistes, bonapartistes, tous sont baba de la dernière piroquette de Gustave ; les républicains eux-mêmes ne peuvent y croire. La Libre Parole, du dimanche 1^{er} mai enregistre ce fait sans précédent dans les annales politiques dans les termes suivants : « Pour achever le moribond (le radicalisme), il lui manquait les soins d'un médecin. M. Gustave Hervé s'est présenté. Dans le dernier numéro de la Guerre Sociale, il fait des excuses au parti radical et lui tend une main fraternelle. Il lui pardonne son conservatisme en matière sociale à cause de la « formidable œuvre de laïcité qu'il a poursuivie avec une persévération admirable. »

J'avoue être aussi étonné que la Libre Parole de la formidable œuvre de laïcité des radicaux. Hervé a-t-il retrouvé le milliard des congrégations que le parti cher (oh ! ouï alors) à son cœur de républicain impénitent à égaré ?

Car, jusqu'à ce jour, les bons bourgeois n'ont vu de formidable, dans le radicalisme, que la répression dans les grèves, dans les manifestations. Si une persévération admirable s'est manifestée, c'est bien dans les poursuites, l'emprisonnement des militants. Et les lois scélérates, grâce à qui ont-elles été votées ? Par quoi furent-elles appliquées avec la plus sauvage féroce ? Les cheminots révoqués, les syndicalistes traqués, les expéditions coloniales, le maintien de Biribi, que sais-je, tout cela fait partie de la formidable œuvre de progrès du bloc ?

Soyez heureuses et fières, mères de gars de vingt ans, que les chaoucheurs torturent en Afrique. Si on tue vos enfants, c'est pour la gloire de la République, du meilleur des gouvernements.

Certains copains grincheux, des empêcheurs de danser en rond, prétendent que Gustave, le bon sujet, aurait besoin des soins qu'il conseille aux autres.

« Soignez votre neurasthénie ! » s'écrie-t-il, et oubliant l'affaire

Ricordeau, le bluff du S. S. R., des jeunes-gardes, du tribunal révolutionnaire,

il ajoute : « Guérissez-vous de la maladie du dénigrement, de la manie du soupçon, de la folie de la persécution et de tous vos cafards ! »

Mais, pour écrire ça, il faut avoir un culot herculeen, c'est-à-dire phénoménal, ou avoir le ciboulot travaillé par plusieurs régiments de cafards.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

Jean BONAFOUS.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

La Girouette Sociale est le dernier

journal où se manifeste l'incohérence,

le

Choses du Mexique

Après la stupéfiante réponse de Jean Grave aux camarades de *Régénération*, la mise au point de Kropotkin ne peut que nous réjouir. Notre camarade a très bien défini les mouvements agraires. D'un numéro de *El Démocrata*, un des journaux les plus répandus du Mexique et qui s'édite à Mexico même, numéro du 27 octobre 1911, après les événements de Milpa Alta, qu'en son temps relata le *Libertaire*, je traduis l'article qui suit ; c'est le récit de l'envoyé spécial du journal sur le théâtre des événements. Le mouvement zapatiste a bien le caractère des mouvements agraires dont parle Kropotkin.

En passant relevons le manque de logique du reproche fait aux journaux révolutionnaires de n'avoir d'autre source d'informations que *Régénération*, tandis qu'à *Régénération* on fait le reproche contraire de ne se documenter qu'aux journaux bourgeois.

Esperons cependant que la révolution mexicaine ne sera plus considérée comme un mythe, après une première mise au point de Tarrida et le voyage de Jean Creagh à Mexico une autre mise au point de Kropotkin. Que Galleani reste seul à ne pas comprendre la révolution agraire.

Ceci dit, voici l'article, les lecteurs m'excuseront de ce qu'il est déjà vieux, il donne cependant l'impression de ce qu'est la révolution mexicaine.

Le père Barbassou.

Zapata, comme le fantôme de la légende s'envole, une autre fois de mystère.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

Le train qui me porte à Xochimilco est à peu près vide. Un officier de ruraux qui voyage avec moi me donne des terribles nouvelles sur les événements de ces derniers jours à Milpa Alta et ses alentours, mais ce sont des nouvelles de seconde main et je ne leur donne pas plus d'importance.

faux que ses volontaires aient tué hier au soir des gens sans armes, d'honnêtes travailleurs. C'étaient des Zapatistes qui s'attaquaient à lui et à ses volontaires d'une façon si perfide et si subite qu'ils ne purent se sauver du feu mortel qu'ils leur dirigeaient qu'en se blottissant dans un fossé profond d'où ils ripostèrent à l'ennemi, lui faisant subir certaines pertes.

Le capitaine Guerra nous manifeste aussi que la situation est périlleuse pour lui et pour ses soldats, qu'ils sont en un état de mortel « Qui vive », que la population du bourg les hait cordialement et qu'ils craignent de sortir seuls, les habitants étant bien capables de les tuer par trahison.

Le capitaine Guerra nous manifeste aussi que la situation est périlleuse pour lui et pour ses soldats, qu'ils sont en un état de mortel « Qui vive », que la population du bourg les hait cordialement et qu'ils craignent de sortir seuls, les habitants étant bien capables de les tuer par trahison.

Nous revenons à notre automobile entourée de visages curieux qui nous regardent comme des animaux rares. Dans les yeux de ces hommes, nous voyons passer des éclairs de haine quand ils se fixent sur le luxe de nos personnes, épingle de cravate, brillants aux doigts et chaînes de montre.

Et je me demande si ce zapatisme n'est pas une Jacquerie, si Zapata n'est pas un cousin-germain du « Jacques Bonhomme » au nom duquel se lèveront, il y a des siècles, les paysans français, exigeant par le fer et par le feu des terres et du pain.

Nous dépassons San Juan Ixtayapa, Tezcuco etc. rien. La même tranquillité, le même calme. Nulle autre hostilité que l'abandon des chiens à notre passage. Par le chemin vont des travailleurs, des bouchers, des femmes, à pied et à cheval.

Pour ceux qui ont voyagé à l'intérieur du pays durant la Révolution, voir par tous les chemins des gens pacifiques à cheval est une garantie... Les révolutionnaires doivent être très loin. S'il en était autrement, chevaux et autres montures seraient à ce moment profondément cachés... Il est bien sûr qu'au qu'aux champs, les nouvelles circulent plus vite que par le télégraphe.

Enfin, voici Milpa Alta. Les maisons du bourg, que les derniers événements ont rendu fameux, semblent grimper le long l'une colline qui a à sa cime l'église et la tour. Cela ressemble à un troupeau de brebis derrière le pasteur entre la verdure des pâturages et des promenades. Le chemin se change en échelle et notre auto monte lentement à sauts, à secousses, mais monte quand même.

Nous débouchons dans l'artère centrale où pèle-mêle se promènent des soldats de toutes les armes.

Il y a à Milpa Alta 700 hommes de troupe. Le premier régiment de cavalerie, sous les ordres du général Cauz, le troisième bataillon commandé par le colonel Celso Aguirre et une section de mitrailleuses dont le chef est le Lieutenant Félix L. Morales.

Milpa Alta aussi est tranquille. Il n'y a d'autre indice du passage des zapatistes que trois maisons brûlées et le renversement des réverbères antidiéliens, une quantité d'éclats de verres jonchant la terre.

En entrant ici, les zapatistes, peu amoureux, paraît-il, de la lumière, éteignirent à coups de bâton toutes les lampes à pétrole de l'éclairage public.

Je dois vous dire que la vue de Milpa Alta, fut pour moi une désillusion. J'avais cru de me trouver au milieu de ruines fumantes et de voir les habitants assis sur des décombres et pleurant comme autant de Marius sur les ruines de Carthage et rien de cela ne paraît en cette localité.

Ce bourg ne diffère des autres bourgs rencontrés sur notre trajet que par les trois maisons brûlées et les lanternes brisées et la quantité de militaires qui circulent dans ses rues.

Accompagnés du señor Pedro Caballero, préfet de police de l'endroit, nous allons, mes compagnons de voyage et moi, rendre visite au tribunal. De la maison à laquelle on montait par un escalier partant de la rue, il ne reste que les murs noircis par la fumée. Cela ressemble à une quelconque maison des trente-cinq qui furent brûlées lors de la prise de Cuautla. C'est la marche propre... de destruction d'Emiliano Zapata. La cour est pleine de papiers brûlés, ce sont des actes et des documents judiciaires. Nous en ramassons des morceaux et nous lisons des noms, des phrases vides de sens, des paroles qui nous diraient si nous ne savions pas dans quelle classe de démeure nous sommes : vol, assassinat, violence, infamies, débits, pettesses que le feu zapatiste a jeté à l'oubli.

Le señor Caballero nous raconte la première attaque des bandits : ce fut le lundi à la nuit, et notre interlocuteur nous assure que le nombre des assaillants était à peu près d'une centaine. Ils paraissaient obéir au commandement de Jésus Morales, « le borgne », et de Trinidad Ruiz. Quant au pillage, les habitants de l'endroit semblent surtout y avoir participé. La preuve, c'est qu'une quantité d'objets furent rapportés quand le préfet de police donna l'ordre de perquisitionner dans tous les domiciles et que ceux qui les rendirent alléguaient les avoir cachés pour empêcher le pillage des Zapatistes.

Mais les Zapatistes où sont-ils ?

M. Caballero nous répond que d'après certains on dit ils seraient à Cuautla, dans l'Etat de Mexico, sous les ordres d'Emiliano Zapata lui-même et au nombre de 3.000. D'après d'autres, ils seraient beaucoup plus près et dans la journée d'hier ils auraient tiré sur des artilleurs qui s'approvisionnaient de fourrage. Le général Zapata cependant me confie que toute la matinée il a fait des reconnaissances dans les coteaux voisins sans voir rien de suspect. Il ajoute qu'avec 150 hommes, il a des forces suffisantes pour protéger la contrée, les Zapatistes ne se décideront jamais à livrer bataille.

Le capitaine Guerra nous assure qu'il est

N'ayant rien plus à faire à Milpa Alta, nous partons et pas plus au retour qu'à la venue nous ne rencontrons trace de Zapatistes. Le district fédéral est calme.

A Xochimilco à notre retour, nous trouvons le général Hernández venant de Cuernavaca avec 750 hommes. Je l'interviewe. Il me dit que parti à 10 heures du matin, il n'a vu personne ni à Topilejo ni en autre autre part du chemin.

Quatre suspects qui marchaient en dehors de la route s'enfuirent aux premiers coups de fusil qui leur furent dirigés.

Et c'est tout. Zapata, comme le vaisseau fantôme de la légende, a disparu de nouveau dans le mystère des collines.

Comité de Défense Sociale

L'action du Comité qui s'était ralenti pendant quelques semaines tenait à deux raisons. La première : la période électorale, qui tenait une certaine partie des membres en dehors du Comité, occupés qu'ils étaient à combattre les candidats ; la seconde, les documents de l'affaire Roussel qui ne nous étaient pas encore parvenus.

La besogne, maintenant, va reprendre de plus belle. Les renseignements qui nous sont parvenus, nous montrent, une fois de plus, que les militaires qui se sont acharnés à la perte de Roussel, ne désarment pas et que de nouveau, ils emploient contre lui des manœuvres louches et crapuleuses.

Dans un meeting que nous organisons d'ici quelques jours, nous dévoilerons les moyens employés par les chouchous de l'Algérie. Il faut que nous redoublions d'effort et que tous les camarades nous apportent leur concours pour protester avec toute l'énergie nécessaire à la veille du nouveau procès.

Qu'on nous demande des affiches, des brochures, des tracts et que toute la France soit inondée de nos feuilles de protestation.

Le trésorier a reçu :

Vente de brochures par Matha, 32 25 ; vente de brochures par Peraire, 14 ; Bourse du travail de Firminy, 8 ; Prouvost, 1 50 ; Jeunesse révolutionnaire de la Montagne, 5 ; C. de défense d'Avignon, 5 ; Collecte réunion de Rennes, 6 ; La librairie pensée à La Tour-du-Pin, 5 50 ; Vitrerie à Verviers, 5 ; Cernisson à Gray, 1 ; Mury à Vienne, 3 50 ; Fernand Leriche, 3 50 ; Godon à Denain, 8 ; Amiral, 0 50 ; Houle à Seneac, 2 50 ; Subtil à Pontoise, 1 ; Laplanche à St-Étienne, 2 ; Vago à Toulon, 2 50 ; Bourse du travail de Firminy, 3 ; La Prolétarienne à La Montagne, 4 30 ; Doumont en Belgique, 4 10 ; l'Utilité sociale, 10 ; Ch. Synd. des Mouliniers, 5 ; Union synd. ouvrière à St-Junien, 5 ; Coopérative socialiste à Lure, 10 ; synd. tonneliers de la Seine, 10 ; synd. des terrassiers de la Seine, 100 ; Binet en Belgique, 2 ; synd. aumôniers de Trézézé, 5 ; l'Avenir de Boulogne, 5 ; Comité intersyndical de Boulogne-sur-Seine, 7 ; Collecte réunion antiparlementaire à Boulogne, 8 ; synd. maréchaux à Cernay-la-Ville, 5 ; Bourse du travail de Dunkerque, 2 60 ; Keller par Fay, 20 ; en caisse : 1 137 fr. 75.

Total 1 468 50
Dépenses 605 75
Reste en caisse 862 75

Adresser les fonds à Arduin, 86, rue de Clignancourt, Paris.

Néo-Malthusisme et Puériculture

Le professeur Pinard a exposé récemment, dans le *Journal*, les plus importantes raisons de repandre la puériculture. Il terminait ainsi son article : « Il appartient à la France, qui a proclamé les Droits de l'homme, de faire que bientôt s'ouvre l'ère des Droits de l'enfant ».

La France, en effet, a proclamé les Droits de l'homme. A-t-elle pu assurer à chacun ? N'est-elle pas incapable de garantir à tout être humain le droit au travail, le droit au loisir, le droit au logement, le droit de vivre ?

Qu'elle proclame les Droits des nouveaux-nés, et elle montrera une identique inaptitude à les leur assurer !

Droit et puissance sont deux choses.

Aucune société, à l'heure actuelle, ne peut, aucune société d'ailleurs n'a pu, en aucun temps, ni aucun lieu, procurer à tous les enfants qui naissent les soins hygiéniques, la nourriture saine et suffisante, le logement aéré, éclairé, le bercement propre et douillet. Aucune société n'a été apte, l'eût-elle vivement désiré, à donner à tous les hommes, de leur naissance à l'âge où ils peuvent être de bons producteurs, l'éducation physique, intellectuelle et morale.

Les sociétés sont trop pauvres. Les hommes sont trop nombreux.

Il n'est pas vrai que les richesses surabondent. Ce qui surabonde, ce sont les hommes.

Il y a trop de monde par rapport aux ressources sociales, par rapport aux aliments, aux produits primordiaux, aux capitaux.

Il y a constamment procréation surabondante, instinctive, insouciante, ignorante.

Il y a trop d'enfants en face des richesses matérielles des groupements, familles ou Etats.

Des savants comme le docteur Pinard sont assurément capables de tracer la méthode à suivre. Les procédures à employer pour améliorer l'état physique des hommes, pour économiser des vies humaines, pour pratiquer la foieiculture, la puériculture, la viviculture, l'eugénisme, etc. Mais le plan qu'ils traceront, si beau soit-il, ne peut être appliqué à tous les hommes.

Il faut tenir compte des biens sociaux disponibles.

intéresser ont été expulsés de la Maison du Peuple. Des haines de fanatiques ont été allumées par des emissaires, mouchards et provocateurs soutoyés par des politiciens.

Le plus lamentable de l'histoire, c'est que les victimes actuelles du coup de force socialiste sont précisément des émules d'Hervey, des adeptes du *guerre-socialisme*, des partisans du *désarmement des haines*. Ils avaient désarmé, mais pas les autres. Ils avaient poussé le scrupule du désarmement jusqu'à ne pas vouloir participer à notre campagne antiparlementaire.

N'avions-nous pas raison de combattre sans ménagement un parti qui, par son programme, ses moyens, son but, s'oppose diamétralement à nos conceptions anarchiques ? L'Etat collectiviste de l'avenir n'est déjà plus un vain mot. Son cadre, ses formes, ses institutions se dessinent déjà nettement. Et sa tyrannie — pire que l'oppression bourgeoise — se fait sentir sur une large échelle !

La seule leçon que nous puissions tirer du plus récent coup de force politique, c'est qu'il nous faut continuer à suivre notre tactique. Elle est la bonne, n'en déplaise à ceux qui se croient très avisés, très clairvoyants en altérant le fond de leurs convictions sous prétexte de « toucher les masses ».

Rh.

EN PROVINCE

TRELAZÉ

Lettre ouverte à Ludovic Ménard

Mon cher Ménard,

J'ai appris par la lecture de l'*Ouest* ta nouvelle attitude. Je ne pouvais y croire, pensant tout d'abord à une manœuvre électorale de dernière heure : il fallut l'affirmation de nombreux camarades avec lesquels je suis resté en correspondance pour me rendre à l'évidence.

Quoi ! de tout ton passé de militant syndicaliste et anarchiste tu fais littéra ! Les idées libertaires pour lesquelles tu luttais apparemment, courageusement, tu les renies aujourd'hui, et toi, le propagandiste, tu confonds volontairement action politique et action économique.

Auraïs-tu oublié les belles luttes révolutionnaires dont Trélaqué fut autrefois le théâtre ? Et ce magnifique et fécond esprit de révolte qui, il y a environ 30 ans et jusqu'à ces dernières années, souleva la rude réputation des ardoisiers, des gars perpétuels comme on les appelle en Anjou ? Ton nom était alors prononcé avec crainte par la bourgeoisie : tu étais le rouge, l'anarchiste, la terreur du patronat ; tes luttes contre le sénateur Blavier, cette ignoble crapule, directeur des carrières, faisaient sensation, et le jour où ce sinistre gredin vint à une réunion organisée à la mairie d'Angers par les ardoisiers en grève, si mes souvenirs sont exacts, insultant par sa présence leur misère et leurs souffrances,

ces, il s'en fallut de peu qu'il ne descendit par la fenêtre du premier étage. Damé mon vieux Ménard, les gars « d'en-haut » et ceux « d'en-bas » écoutaient ta parole chaude, profonde, persuasive.

Par la suite, tu t'assagis, mais néanmoins tu restas adverse de la politique, de ses compromissions, de toutes les salétes et les gredineries qui y sont inhérentes.

Aujourd'hui, tu changes ton fusil d'épaule ; cet acte n'aurait qu'une importance secondaire, de nos jours renier son passé est chose moins qu'une pirouette, mais fait plus grave, tu uses de ton influence dans ce milieu travaillé par plus de vingt années de propagande anarchiste, dans ce centre révolutionnaire qui eut l'étreinte de l'application des lois sécheresses ; oubliant les années de bagne de Régis Meunier, la mort de Chevry, quelques mois après son arrivée aux travaux forcés, la mort de Fouquet envoyé dans une compagnie de discipline en Afrique, après sa condamnation. Oublieux des souffrances des uns, de la mort des autres, des tortures physiques et morales de tous les compagnons de lutte et d'idées pour défendre la cause anarchiste, tu dis : Libertaires, aux urnes.

Ludovic, souviens-toi de ceux qui sont morts et de ceux qui auraient voulu rester dans ce petit coin de terre dont Joachim du Bellay chantait la grande douleur et qui durent fuir devant la misère ; souviens-toi des vieux militants et de ceux qui, lors de la dernière grève, quittèrent le « pays » ; regarde alors au fonds de toi-même et réponds : As-tu bien agi ? Ton acte n'est-il pas de ceux dont on rougit, dont on honte ?

Toi et H. Mercier furent ceux dont la parole, jointe à l'exemple et la haute probité, me firent devenir anarchiste, et maintenant tu tournes mal. Tu ressembles à ces femmes qui font la noce pendant leur jeunesse et qui, quand elles n'ont plus d'admirateurs, font partie d'une confrérie de dames chrétiennes.

Allons, mon vieux professeur, mon cher Ménard, ne te fais pas erte.

E. Guichard.

MONTCEAU-LES-MINES

La foire électorale, dans notre pays minier, se termina par la grande victoire des anarcho-syndicalistes, qui l'emportent avec 51% des voix.

Victorieux, oui, ils le sont, mais ce qu'ils ne disent pas, et ceci pour cause, c'est que le tiers exactement des électeurs a déposé le torchon-traditionnel dans l'urne.

Est-ce le résultat de notre propagande, ou bien la victoire des dégoulinants contre les sénateurs Blavier, cette ignoble crapule, directeur des carrières, faisaient sensation, et le jour où ce sinistre gredin vint à une réunion organisée à la mairie d'Angers par les ardoisiers en grève, si mes souvenirs sont exacts, insultant par sa présence leur misère et leurs souffrances,

ce fait est là, 2.600 abstentions sur 7.800 inscrits ! Et cependant on ne peut arguer que le choix des candidats n'y était pas. Il y en avait de toutes les couleurs, par conséquent pour tous les goûts.

Allons, décidément, le prestige des militaires, briseurs de grèves, diminue de plus en plus. C'est bon signe, et malgré que nous en ayons encore pour 4 ans à subir le joug socialiste, nous nous réjouissons du travail accompli, tout en regrettant que la plupart des copains continuent à bouder notre groupe.

J. Blanchon.

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE OUVRIERE, revue syndicaliste bi-mensuelle paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Sommaire du numéro du 5 mai 1912 :

La Semaine Anglaise en France. — 1. Les Employés de Banque de Paris (L. Faure) ; 2. La Société des Freins Westinghouse, Freinville (S.-et-O.) (C. G.) ; 3. Aux Motocycles Gnôme ; 4. Les Tisseurs de Roanne (F. Daider).

Parmi nos Lettres. — A propos des prochaines études ; Hause des salaires et vie chère ; Le Métier d'Instituteur : Une Grande Enquête ; Des Etudes scientifiques ? ; Une place à l'art ?

Principe d'une Education syndicaliste par Albert Thierry.

Le Procès du 1^{er} Mai 1890 de Vienne (Défense de Tennevin).

L'Union des Syndicats de Seine-et-Oise par J. Lapierre.

La Quinzaine sociale. — Les Faits, Notes et Documents : Deux années de prison pour antimilitarisme ; La reprise du travail par les chauffeurs ; Nos morts : Georges Gaspar ; III^e Congrès international du patronat du Bâtiment ; Un quotidien ouvrier en Angleterre ; Le massacre de la Léna ; Le 4 avril russe.

Administration et rédaction : 96, quai Jemmapes, Paris (10^e).

Un numéro spécimen est envoyé sur demande.

Communications

FÉDÉRATION RÉVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE

Aux Anarchistes Communistes de Paris et de la Banlieue

Tous ceux qui sont partisans des groupements et de leur liaison par fédéralisme sont priés d'assister à la réunion spéciale qu'organise la F.R.C. le dimanche 19 Mai,

L'Individu contre l'Etat (H. Spencer) 2 20 2 50
La vie ouvrière en France (F. Peloulet) 5 » 5 50
L'Amour libre (Ch. Albert) 2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato) 2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Lelourneau) 4 50 5 »
Observations sur le développement de l'Etance (Gabriel Giroud) 1 35 1 50
L'Education morale, intellectuelle et physique (Spencer) 2 » 2 25
Propos d'éducateur (S. Faure) 0 60 0 70
Choses usines, ateliers (P. Kropotkin) 2 75 3 25

La grève générale (Aristide Briand) 0 05 0 10
Syndicalisme et révolution (Dr Pierrot) 0 40 0 45
Le parti du travail (Pouget) 0 40 0 45
Le remède socialiste (Hervé) 0 40 0 45
Le désordre social (Hervé) 0 40 0 45
Vers la Révolution (Hervé) 0 40 0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert) 0 60 0 65
Travail et Surmenage (Pierrot) 0 40 0 45
Sur l'individualisme (Pierrot) 0 40 0 45
Education et révolution (Graulat) 0 05 0 10
La conquête des pouvoirs publics 0 40 0 45
L'école et l'assemblée de caserne et de sacristie (Janvier) 0 40 0 45
La Vie chère 0 40 0 45
Centralisme et Fédéralisme 0 40 0 45
L'illusion parlementaire (Laisant) 0 40 0 45
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Gravé) 0 40 0 45
La conquête des électeurs (Mirabeau) 0 40 0 45
L'école des députés (Mirabeau) 0 40 0 45
Quelques vérités économiques (Louis Blanc) 0 05 0 10
Une forme nouvelle de l'esprit politique (Jean Gravé) 0 05 0 10
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf) 0 50 0 60
L'action directe (Pouget) 0 40 0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget) 0 40 0 45
Les métiers qui tuent (L. et M. Bonnefond) 0 70 0 75
Les Prisons (Kropotkin) 0 40 0 45
Les Prisons Russes (Vera Figner) 0 45 0 20

En Normandie, chanson (M. Vernet) 0 40 0 15
Boucasse, avec musique (Madeleine Vernet) 0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson 0 20 0 25
Chansons de Lanoff, chaque chanson 0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafane, France : La mort de Ferrer (Leurs arguments) 0 10 0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes) 0 10 0 15
Vues de « La Ruche » (12 cartes) 0 60 0 70

Portraits des terroristes russes (Faure) 0 10 0 15

Guerchouini, Saisonoff et Ragozina-kova, chaque 0 10 0 15

BOULOGNE

Causeries populaires de Boulogne. — Samedi 18 mai à 8 h. 30 du soir, salle de la Coopérative 125, boulevard de Strasbourg, Boulogne. Conférence publique et contradictoire par André Léon.

Sur l'individu : Les bandits anarchistes, quels sont leurs malfaits. L'illegéisme-anarchiste et les théories de stagnation.

Il sera perçu 0 20 pour les frais. Appel à tous les camarades pour nous soutenir et nous aider à continuer cette série de réunions, très utiles dans les circonstances actuelles.

VERVIERS

Groupe communiste d'éducation sociale, réunions tous les dimanches à 2 heures. Le 19 mai, appel aux camarades pour examiner l'organisation de conférences Roussel pour Dohain Peuplier et Dison que les jeunes ne boudent pas.

COEUR-ESSENNES

Groupe d'Etudes Sociales. — Réunion tous les samedis à 8 h. 30 du soir, au siège du groupe, 11, boulevard de Paris, au sous-sol, à Essonne.

BOULOGNE

Causeries populaires de Boulogne. — Samedi 18 mai à 8 h. 30 du soir, salle de la Coopérative 125, boulevard de Strasbourg, Boulogne. Conférence publique et contradictoire par André Léon.

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME

d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME

d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.
